

Quelques réflexions stratégiques et poétiques pour évoluer en milieu technologique

Philippe Boisnard and Hortense Gauthier

Number 128, Winter 2018

Technocorps et cybermilieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87442ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

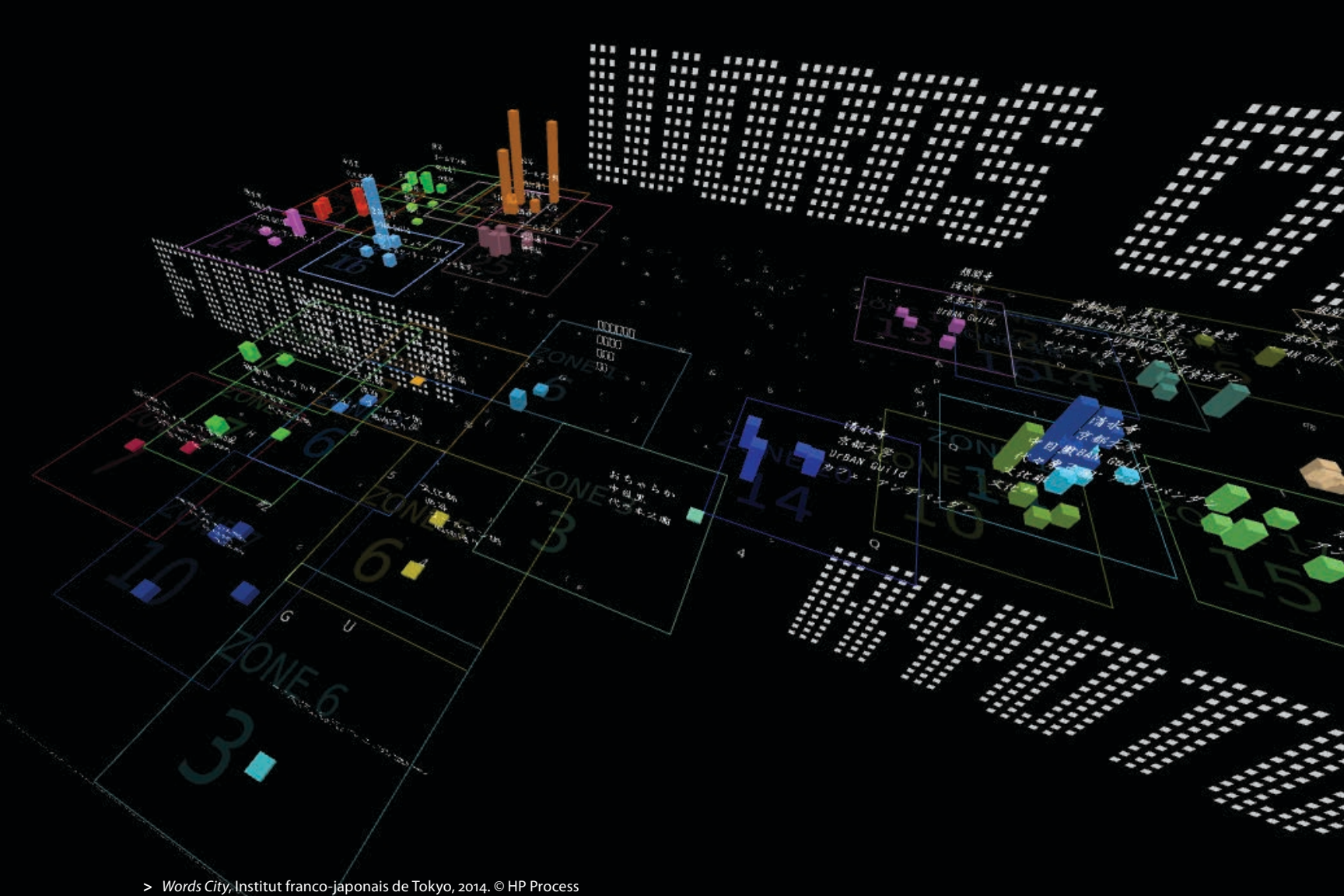
0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boisnard, P. & Gauthier, H. (2018). Quelques réflexions stratégiques et poétiques pour évoluer en milieu technologique. *Inter*, (128), 10–13.



> Words City, Institut franco-japonais de Tokyo, 2014. © HP Process

QUELQUES RÉFLEXIONS STRATÉGIQUES ET POÉTIQUES POUR ÉVOLUER EN MILIEU TECHNOLOGIQUE

► PHILIPPE BOISNARD ET HORTENSE GAUTHIER

Avec le développement du Web 2.0 puis des technologies mobiles (ordinateur, *smartphone*, GPS, objets connectés, bornes...), notre quotidien se trouve de plus en plus imbriqué dans des jeux de connexion où nous ne cessons d'échanger, de communiquer par l'écriture, communication non plus orale, mais scripturale, qui laisse des traces et des données, faisant de notre espace vital, de notre atmosphère, un milieu proliférant de mots et de signes.

Des simples téléphones intelligents connectés 24 heures sur 24 tout autour du monde, créant une surcouche informationnelle, aux différentes médiations technologiques qui investissent aussi bien les rues, les surfaces commerciales, l'intérieur des appartements et des maisons que l'habitable des voitures, l'imbrication des technologies au milieu humain s'est accélérée à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, pour se généraliser sur tous les plans avec les années deux mille.

SLOGAN DU XXI^E SIÈCLE : « *YOUR DEVICE IS CONNECTED* »
Je suis connecté, donc je suis. Je suis localisé, donc je suis présent. Je suis joignable à tout instant, donc je suis relié. Je suis repérable dans mes déplacements, donc j'apparais. J'écris sur les réseaux, donc j'agis. Telles sont les nouvelles modalités d'être au monde, dans cet espace-monde de plus en plus dense et prégnant, où je cherche à me situer

par des actions connectées. Dialectique du devenir de soi, je deviens moi-même par l'abandon de ma singularité au profit de mon obéissance aux processus de consistance numérique.

YOUR LIFE IS CONNECTED

La ville est un espace informationnel non seulement dans sa géographie matérielle, à même son architecture, mais aussi au sein du système de signes qu'elle développe.

Cet espace informationnel est surdéveloppé, amplifié, augmenté, par des informations numériques qui ne sont plus assujetties à une topographie matérielle, mais à divers dispositifs plus ou moins mobiles. Les dynamiques de mouvement (piétons, automobiles, trains, etc.) sont toutes dirigées par des flux informationnels sur des écrans répartis stratégiquement. La ville en tant qu'espace informationnel et numérique s'étend, elle déborde d'elle-même, elle s'excède ontologiquement ; l'urbain est une propriété qui se répand sur toute la surface du globe. Désormais, même des espaces très reculés, peu peuplés, sont eux aussi gagnés par cette logique urbaine de l'information et de la connexion, c'est pourquoi les géographes ont de plus en plus de difficultés à séparer ville et monde rural. Les frontières sont dynamiques et mobiles, les intégrations sont faites en temps réel et tous azimuts.

Cette urbanisation du monde, comme le décrit Michel Lussault dans *L'avènement du monde*, est une conséquence de l'extension de la logique cybernétique.

Si le projet cybernétique urbain a pu fasciner les hommes et a pu être pensé comme une perspective émancipatrice, un idéal ouvrant sur le progrès (Wiener, Aurel), avec par exemple le projet de Nicolas Schöffer, *Tour lumière cybernétique* (1963), qui « pourra remplir aussi d'autres fonctions » qu'esthétiques « étant donné qu'il n'y a pas d'incompatibilité à associer les fonctions réelles d'une ville en tant qu'éléments de programmation à des fonctions esthétiques »¹, ou avec l'architecture de Le Corbusier, qui envisageait des « machines à habiter », il reste que, dès l'avènement de la pensée cybernétique, de nombreuses critiques sont nées contre la logique de contrôle politique, économique et sociale des individus.

Heidegger, sans doute un des premiers, insistait sur la réduction du sujet à un simple étant, déterminable en fonction, à partir de sa critique de la cybernétique. En 1971, Henri Laborit dans *La ville cybernétique* énonce que la situation cybernétique postcapitaliste et post-marxiste se déploie sur une double illusion : d'une part, « [e]n croyant pouvoir résoudre les problèmes que le capitalisme et le marxisme n'ont pas résolus, le technocratisme se range lui-même dans le domaine des idéologies, car la technique du contrôle des sociétés humaines réside avant tout dans celle du système nerveux humain »² ; d'autre part, « la ville, structure urbaine contemporaine, n'est qu'un instrument de plus utilisé par les classes dominantes pour accroître leur domination, en contrôlant l'aménagement de l'espace et en augmentant la sédimentation socioéconomique »³.

Mais cette critique de la cybernétique conduit à une vision souvent binaire du rapport entre technologie et société. Si nous reprenons la notion de milieu dans une perspective « mésologique » (Augustin Berque), nous pouvons postuler que le milieu de l'être humain n'est plus seulement géographique et social, mais aussi technologique et numérique, et qu'il ne s'agit pas de combattre ou de se détacher des milieux dans lesquels nous évoluons, mais de trouver des modalités de relation vivables avec eux.

En reprenant la vision de Teilhard de Chardin, cette noosphère que l'humanité a générée et dans laquelle elle évolue est une conséquence de sa propre nature.

FEEDBACK

L'humanité a modifié son milieu qui lui-même la transforme, et c'est dans cette imprégnation réciproque qu'elle façonne le monde et doit trouver les moyens de son existence.

Les dimensions techniques et symboliques sont les composantes mêmes du milieu qui, dans sa relation avec elles, est appelé « écumène ». Cette notion, formée par Berque à partir du grec *oikos*, qui signifie « habiter », désigne « la relation d'un groupe humain à l'éten-due terrestre »⁴.

Il englobe les deux notions grecques qui désignent le lieu, *topos* et *chôra* : « Dans la réalité de l'écumène, [...] tout lieu tient des deux à la fois ; mais la modernité ne fut que cartographe⁵. » En effet, dans son rapport à l'espace, la logique cybernétique, qui hérite de la conception occidentale moderne de l'espace en tant que donnée abstraite et géométrique, ne prend en compte que les dimensions mesurables, quantifiables et donc cartographiables, se déployant de façon topologique et oubliant la *chôra*, la dimension sensible, la singularité géographique, historique, sociale...

Dès lors, comment, à l'heure de l'hyperconnexion généralisée, inventer des expériences « écuménales » dans lesquelles la topographie (l'écriture des lieux) permettrait d'habiter pleinement et sensiblement l'espace tout en déjouant les stratégies d'abstraction de l'espace

qui vident nos géographies de leur substance et les individus de leur singularité ? Comment peut s'articuler l'expérience de l'espace urbain avec celle du langage et de la poésie ? Comment faire de l'espace urbain un espace poétique, une *chôra* ouverte sur la pluralité des phénomènes et des identités, à travers la médiation des technologies ? Non pas que les technologies soient nécessaires pour expérimenter poétiquement la ville et le monde, mais l'usage des technologies peut répondre à deux nécessités :

- elles peuvent être des outils et des vecteurs qui révèlent l'espace, donnent à voir, à penser, mais aussi permettent de repenser leurs expériences et usages ;
- les technologies qui existent au service de stratégies de contrôle et de rentabilité peuvent être détournées pour renverser leurs usages. Elles représentent donc des éléments matériels et techniques qui font partie intégrante de notre milieu et peuvent être envisagées comme des moyens d'instaurer une nouvelle « médiance » qui articulerait espaces numériques et espaces physiques.

Étant donné les nombreuses créations poétiques et numériques qui repensent la notion de cartographie et de territoire, nous pouvons nous demander comment créer des cartographies opérantes qui ouvrent sur des usages politiques et poétiques de la ville.

Le sociologue Alain Gras estime que « la carte est le territoire depuis l'invention du vol aux instruments dans les années trente. Ce sont les balises (*beacons*), les échos radar, les routes radio électriques, qui dessinent le milieu. [...] La réalité synthétique se matérialise sur l'écran après que l'ordinateur ait exploré le monde avec ses capteurs »⁶. Et l'expérience que nous avons de la réalité physique se transforme parfois après nos gestes d'écriture numérique, mais aussi de façon simultanée à eux.

En effet, la carte numérique *devient* un territoire. Les actions sur les réseaux se matérialisent ensuite sur les territoires physiques, les cartes devenant *actionnables*, des espaces d'action et d'écriture : elles sont performatives. Ces cartes peuvent être des outils de contrôle dans une logique cybernétique⁷, mais elles peuvent aussi être des supports poétiques d'existence et d'expériences, des vecteurs de récit et d'invention qui génèrent de nouvelles *spatialités*, permettant de réaliser cette médiance, c'est-à-dire d'étendre notre être « jusqu'à l'horizon de notre monde »⁸. En effet, la technique nous offre cette extension mais, sans la dimension symbolique, poétique, qui nous permet d'intégrer le monde en nous, elle n'est qu'un outil d'écrasement, d'unification appauvrissante, correspondant à des régimes de domination et d'aliénation.

Les cartographies à inventer pourraient proposer des représentations qui ne répondent plus nécessairement à des logiques de repérage et de localisation strictes, mais qui feraient des lieux et des repères des points énergétiques, des pôles à partir desquels naviguer, des rampes de lancement qui ouvriraient sur des espaces indécidables, sans barrières, mais aussi des zones de disparition/apparition.

Elles seraient des partitions à jouer et expérimenter, à augmenter et modifier selon les contextes, les moments.

Le milieu de la ville est un espace recto-verso, une interface, une peau. Les murs se repliant sur des espaces institués, privés, se déploient et s'ouvrent comme autant de pages blanches, calcaire, rouge brique, métalliques, peintes...

À scruter les parois, à percevoir les adresses, les messages secrets griffés à même les murs du tunnel de la rue Watt, Jean-Luc Moulène montre comment la réappropriation singulière de l'espace urbain en transforme la nature. Il suit pendant plusieurs mois les graffitis qui se gravent dans le tunnel, créant à partir de cette ponction une forme de fiction de continuité sans autre opération que le jeu de frottements par juxtaposition, par ordonnancement. L'histoire des graffitis ouvre cette dimension d'extériorité du dedans dans des systèmes de contrôle.

Autre exemple, Clet Abraham détourne les panneaux, à savoir les signes de la logique cybernétique circulatoire de la ville : « J'aime provoquer. Je pense que c'est le rôle de l'artiste mais avec intelligence. Ce qui me choque, c'est l'imposition de la règle, plus que la règle elle-même⁹. » Ce n'est pas le panneau qui est visé, c'est la logique qu'il véhicule, qu'il traduit esthétiquement. En dénaturant graphiquement la fonction première des panneaux, Clet Abraham court-circuite la règle, la rend inefficace, prenant le regardeur d'abord dans le jeu de son faux-semblant, s'interposant à l'imposition immédiate et réflexe de la loi.

Deux logiques se confrontent ici : celle de l'ordre de la ville (la *polis*), où les régimes de signes doivent permettre le contrôle des individus, de leurs trajectoires, de leurs intentions ; celle de la ville comme espace d'écriture pour les solitaires tardifs, les alcoolisés pleins de rancœur, les amoureux des bancs publics, les poètes, les déboulonneurs, les *tricksters*...

Les *smart cities* représentent le nouveau paradigme en vogue, dont les grandes entreprises (Vinci, Bouygues, etc.) s'emparent, avec le soutien des institutions politiques qui délèguent le développement urbain à la logique de marché cybernétique, dans un souci de rentabilité et de soi-disant développement durable, de service rendu à l'individu, lui offrant de remettre ses propres choix et intentions à des algorithmes.

Alors que l'invention de l'écriture est une suspension de temps dans le rapport à soi, dans le rapport à ce creux du possible, l'espace de la ville intelligente est là pour résorber toutes les questions et interrogations. La logique procédurale de la ville cybernétique est l'annulation de l'écriture de la singularité pour la constitution dialectique d'une particule qui obéit dans sa dynamique – sa puissance – à la signalétique. Évidé de son être, l'individu est un étant malléable, répondant à des stimuli produits selon l'efficacité ergonomique des invectives cybernétiques.

S'extraire par l'incise. S'extraire par l'effraction du processus. Virus ou cancérisation ? Burroughs, avec *La révolution électronique*, avait prophétisé en quelque sorte la nécessité de détourner les dispositifs technologiques urbains. En son temps, il pensait aux petits baffles qui emplissent de leur son et de leur émission les rues des villes. Il fallait selon lui les détourner, réinjecter un autre son afin de transformer l'espace urbain. Il ne s'agissait pas de *virusser*, mais de *s'expanser* en tant que cellule incontrôlable. La dualité d'opposition est du côté du virus. La modalité contemporaine de l'intégration, à la fois opérante et poétique, est de l'ordre de la prolifération cellulaire qui d'une part reconnaît son appartenance à un système (celui de la consistance cybernétique) et d'autre part se constitue comme cellule singulière. La métaphore organique de l'action poétique technologique (APT) est ainsi de l'ordre de la cancérisation.

Se réapproprier les nouveaux moyens d'écriture. Les graffitis investissent alors les murs ; il s'agit aujourd'hui de se réapproprier les panneaux d'affichage digitaux, les bandes DEL des boutiques, les écrans géants qui ornent de plus en plus l'entrée des villes.

Robert Montgomery avec son projet *Words in the City at Night*, qui se situe dans le collectif Brandalism – de *brand* et *vandalism*, le collectif faisant le vandalisme des marques qui ont intégré l'espace public –, déploie sa poésie en se réappropriant aussi bien les moyens d'expression typiques des panneaux d'affichage que les espaces vacants grâce à des néons. « Nous sommes fatigués d'être agressés par les publicités à chaque coin de rue, donc nous avons décidé de réunir quelques amis venus de tous les pays et de commencer à reprendre les panneaux, un par un [...]. On peut créer de petits moments de liberté de pensée quand on voit autre chose qu'une pub pour une mégabanque¹⁰ », explique Robert Montgomery.

Nécessité d'une inversion des causes : les *smart cities* sont pensées non comme des espaces du possible de l'écriture et, de là, une communauté en advenir par son expression, mais comme la logique cybernétique de la relation intention-espace-temps. Une inversion de la logique de maîtrise, une incybernétique, voire une acybernétique, devient la possibilité de laisser émerger dans n'importe quel espace-temps du milieu urbain les éclats de singularité dont les causalités opérantes sont intraçables, inactualisables.

Pour une psychogéographie numérique, un processus émerge : une dérive psycho-intentionnelle, un décryptage des stratégies cybernétiques, une prolifération de mouvements technopoétiques dans le cadastre formel...

Jenny Holzer illustre un tel processus. S'emparant de l'espace urbain, elle interfère avec lui en y projetant ses poèmes critiques *I Breath*. Dans l'espace saturé de l'urbanité, elle déplie en vidéoprojection sa propre sémantique, sa propre singularité. Bâtir, habiter, penser. La logique cybernétique anéantit la pensée au profit du calcul de trajectoires et d'intérêts que l'homme ni ne construit ni n'habite. Jenny Holzer, en posant la pensée poétique comme émergence dans l'espace urbain, propose une nouvelle façon de bâtir et, donc, d'habiter l'espace de la ville. Elle injecte de l'entropie dans le processus d'agencement esthétique urbain. Elle pose des slogans lisibles par tous, qui conduisent ceux qui les regardent à leur individuation.

Éric Cassar, architecte et poète, dans sa conférence sur la sérendipité « TEDx » de 2015 à Lyon, décrit bien les enjeux de ces stratégies d'interférence au sein de l'indifférence de la maîtrise cybernétique, pour ouvrir une ville poétique : « Injecter de la surprise dans la ville afin de générer, à travers elle, du sourire, du plaisir, de la rencontre et du lien social dans un usage intelligent des ressources urbaines¹¹. »

LA COMMUNAUTÉ QUI VIENT

La ville cybernétique est productrice d'indifférence selon le meilleur calcul d'intérêt. Les particuliers ne sont plus liés éthiquement, ils ne participent plus à une communauté de conscience, d'humanité, mais sont déliés, particules d'un champ brownien, tous séparés mais participant à l'autoreproduction de l'espace cybernétique lui-même.

Olivier Auber, avec le générateur poétique, imaginait dès le milieu des années quatre-vingt, au cœur du début de la démocratisation télématique qui deviendra Internet, en quel sens un territoire pouvait se créer selon une forme de communauté humaine disséminée. Le générateur poétique permettait aux participants d'avoir un espace et de créer une matrice de couleurs dans cet espace, l'ensemble produisant une forme de cartographie. La communauté qui advenait n'était pas *a priori* déterminée, mais dans l'actualisation d'une expression à chaque fois donnée singulièrement ; la communauté qui venait n'était pas déterminée selon des conditions d'appartenance (économiques, politiques, sociales, raciales, géographiques...), mais elle était inconditionnelle : ouverte sur l'humanité en tant qu'humanité.

Refonte politique, de la poécité des annonces dans *Libé* au cahier de doléances prérévolutionnaires. Repenser la ville comme espace des multiplicités d'écriture. Permettre aux singularités de retrouver l'expression publique. Les *smartphones* ne font partie que d'un seul milieu : celui du numérique. Étrangement, ils n'interfèrent avec l'espace public que selon le principe du traceur, de la géolocalisation, et aucunement comme principe d'expression du sujet.

Lorsque HP Process a créé *Words City* en 2012 pour les Bains numériques, nous visions cette possibilité de l'entrecroisement des textes à partir d'individus disséminés dans des espaces distants. Le résultat était la formation d'une ville de mots et de lettres. Tout le monde pouvait écrire, à partir de sa position, et envoyer son texte dans la matrice esthétique générant une ville de mots. *Words City* est une inversion du paradigme architectural classique (« la machine à habiter »), au sens où c'est l'envoi des messages qui crée le milieu de cette ville numérique, où ce n'est aucunement une logique qui détermine le milieu des messages.

Au Japon, trois villes permettaient de créer le tissage poétique. À Carcassonne, quinze zones étaient délimitées dans la ville à partir desquelles les participants pouvaient écrire dans le flux.

Words City est une œuvre que nous avons pensée comme émergence et prolifération à partir des singularités d'expression dans l'espace. En abandonnant le primat de l'auteur au profit de la constitution d'une machine

d'écriture ouverte à tous et produisant des signes dans tous les espaces, nous avons permis une libre expression et circulation du langage des singularités. Si des créations comme celles de Jenny Holzer ou bien de Robert Montgomery sont nécessaires en tant que critique à partir du sujet, redonner de la vie doit s'effectuer en abandonnant le principe du sujet créateur au profit d'une communauté en advenir. L'artiste critique est encore dans une forme de verticalité, même s'il en critique le principe politique. Abandonner le primat de l'auteur, c'est s'ouvrir à la prolifération horizontale. La communauté qui vient n'a aucune limite ou condition à son appartenance. La communauté qui vient est celle de l'humanité elle-même : tout individu est être de langage, est source d'une expression qui peut être poétique. Si Heidegger pensait les poètes comme ceux qui décrivent, voient l'avènement sombre de l'essence de la technique et donc du temps de détresse, les nouveaux poètes ne sont plus seulement ceux qui regardent vers l'intérieur de la négativité, mais qui sont capables de s'ouvrir sur les horizons extérieurs. Permettre des gestes d'écriture, ce n'est plus être dans la seule critique – ce que fait majoritairement la plupart des créations numériques politiques, mais c'est s'ouvrir à la vie, dépasser le constat négatif pour une création de nouvelles conditions de vie.

Le collectif Échelle inconnue¹² est un exemple d'ouverture. Il se présente ainsi : « Depuis 1998, Échelle inconnue met en place des travaux et expériences artistiques autour de la ville et du territoire. Ces expériences au long cours interrogent et associent les "exclus du plan" (sans-abris, Tziganes, immigrés...). Elles donnent lieu à des interventions dans l'espace public, expositions, sites internet, vidéos, affiches, cartes, publications... Ce dont il est ici question, c'est de "l'invisible de nos villes". » Son projet, s'il part d'un constat critique, réinsufflé de la vie dans l'espace politique et contrôlé de la vie, en redonnant corps à ceux qui sont exclus justement du calcul d'intérêt.

POUR UNE NOUVELLE CARTOGRAPHIE POÉTIQUE

Ce que nous avons voulu représenter, en un certain sens métaphoriquement, avec notre dernière création présentée à Enghien-les-Bains pour les XI^e Rencontres des villes créatives de l'UNESCO, est la réélaboration dynamique d'une cartographie. Ce projet qui a été commandé à HP Process, n'a pas été réalisé comme une commande : nous avons décidé de poursuivre en quelque sorte le projet de *Words City*, mais en posant la question de la cartographie et de son extension par la participation des singularités.

Cette cartographie donnait à voir les connexions et les correspondances poétiques entre les villes littéraires du réseau des villes créatives de l'UNESCO, mais elle faisait vraiment du sens, car elle était située dans une médiathèque et que des représentants des villes créatives de toute la planète étaient là, incarnant concrètement ce réseau par des rencontres réelles. Cependant, cette cartographie numérique, présente durant un mois et demi, a pu aussi permettre aux habitants d'Enghien et aux visiteurs de prendre conscience des liens immatériels et littéraires avec les autres villes de la planète, tout en participant à cette élaboration grâce au module participatif que nous avons créé.

EXORDE

Écrire sans unifier, pour créer une œuvre où de toute part nous pourrions écrire et de toute part elle serait générée singulièrement, chaque lieu d'affichage étant distant des autres, comme s'il s'agissait d'une infinité de pages. Écrire pour tenter de faire proliférer le sens, les sens, pour créer de nouvelles trajectoires. S'ouvrir sur des chemins non balisés, non traçables, pour faire de la ville un espace de respiration, de sensation, de dispersion, où les mouvements ne seraient plus canalisés, ordonnés.

Inscrire une poésie sur les murs des villes, où chaque personne participerait dans le flux de son mouvement. Faire clignoter des surfaces de pensées matérielles comme autant d'adresses singulières à travers les mots en liberté.

Et peut-être qu'aller contre la logique cybernétique qui veut étendre sans limites sa logique de calcul et penser comme horizon un posthumain illimité et infini dans son devenir machinique, ce serait envisager la possibilité imminente de sa finitude comme de son extension. Non plus le posthumain, mais une *poéticité de l'infrahumain*.

Et ainsi, cet horizon deviendrait celui du langage, infini et ouvert, pour faire de la terre cet espace sensible, aux langues entrelacées, aux liens sans cesse renouvelés par les mots et les signes. ◀

Notes

- 1 Nicolas Schöffer, cité dans Marion Tournon-Branly, « Cybernétique et architecture : Schöffer, entretien avec Nicolas Schöffer », *Architectes*, n° 48, mai 1974.
- 2 Henri Laborit, « La ville cybernétique », *L'homme et la ville*, Flammarion, 1971, p. 213.
- 3 *Ibid.*, p. 161.
- 4 Augustin Berque, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000.
- 5 *Ibid.*
- 6 Alain Gras, *Le macro-système technique comme modèle de la mondialisation par la mise en forme des réseaux : le cas des transports aériens*, 1999, n. p.
- 7 Voir à ce sujet Google et ses projets d'anticipation des phénomènes humains en relation à la cartographie et au *big data*.
- 8 A. Berque, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, *op. cit.*, p. 127.
- 9 Clet Abraham, cité dans Guénaëlle Daujon, « Il détourne la signalétique urbaine » [en ligne], *Le Télégramme*, 3 janvier 2016, www.letelegramme.fr/bretagne/art-il-detourne-la-signalétique-urbaine-03-01-2016-10907266.php#gvGhiHmVMsVVMmA.99.
- 10 Robert Montgomery, cité dans Annabelle Laurent, « Angleterre : un collectif de street artistes s'attaque aux panneaux publicitaires » [en ligne], *20 minutes*, 19 juillet 2012, www.20minutes.fr/culture/973911-20120719-angleterre-collectif-street-artistes-attaque-panneaux-publicitaires.
- 11 Éric Cassar, « Sérendipité : des villes sensibles aux architectures subtiles » [conférence filmée], *TED x Lyon*, janvier 2015 ; vidéo parue dans « La ville subtile : de la sérendipité dans une écocité durable », *ArkhenSpaces*, 2016, www.arkhenSpaces.net/fr/la-ville-subtile.
- 12 Site du collectif : www.echelleinconnue.net.

Artiste numérique et écrivain, **Philippe Boissard** interroge depuis de nombreuses années la constitution de l'homme par la matérialité des codes et des représentations liées à la dimension aussi bien politique que sociale ou économique. Ses installations ou ses performances donnent à réfléchir sur les processus technologiques qui viennent constituer notre humanité. C'est en ce sens qu'il travaille beaucoup sur la question des fragments qui constituent les hommes, fragments qui seraient leur ADN. Il crée des installations ou des performances seul, telles que *phAUTOmaton* ou *Poétique de la post-humanité*, ou en association avec d'autres créateurs, comme Hortense Gauthier avec qui il forme le duo HP Process, Julien Blaine et Jean-Marc Monterra. Il a publié dans plusieurs revues de poésie et livres. Son travail est présenté lors d'expositions et de festivals.

Hortense Gauthier a fait des études de sciences politiques, d'histoire et de géographie. Elle a fait ses premières expériences artistiques en vidéo en réalisant en groupe des fictions et documentaires en collaboration avec des cinéastes tels que Samba Félix Ndiaye, Boris Lehman et Vincent Gérard. Elle mène depuis 2003 un travail poétique en explorant les différentes matérialités de l'écriture (sonores, visuelles, plastiques, corporelles) par diverses expérimentations (créations sonores, textes poétiques, art action, photos, vidéos) et surtout des performances numériques sous le nom de HP Process, avec Philippe Boissard. Elle a publié dans divers ouvrages collectifs et revues littéraires et collabore à libre-critique.com, site de critique littéraire. Elle anime depuis 2004 la revue littéraire *Talkie-Walkie*.